

Un appartement sur Uranus de Paul B. Preciado

Kevin Lambert

Numéro 271, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93008ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lambert, K. (2020). Compte rendu de [*Un appartement sur Uranus* de Paul B. Preciado]. *Spirale*, (271), 62–65.

Défaire le genre

(et le sexe, le capitalisme, le corps, l'identité, la nation...)

UN APPARTEMENT
SUR URANUS

PAUL B. PRECIADO
Grasset, 2019, 330 p.



**«Je ne suis pas un homme je ne suis pas une femme
je ne suis pas hétérosexuel je ne suis pas homosexuel
je ne suis pas bisexuel. Je suis un dissident du
système genre-genre. Je suis la multiplicité du cosmos
enfermée dans un régime politique et épistémologique
binaire, et je crie devant vous.»**

Paul B. Preciado

Qui est Paul B. Preciado? Répondre à cette question aussi commune qu'elliptique devient vertigineux si on s'y attarde, si on doute, si on refuse, si on s'interroge un peu sur la texture de ce « qui ». Que signifie ce petit mot? Qu'appelle-t-il comme réponse? Le dictionnaire *Robert* nous apprend qu'il s'agit d'un pronom interrogatif (et relatif) « *des deux nombres, de genre masculin ou féminin, désignant une personne ou une chose* ». Qu'on le retrouve dans les *Serments de Strasbourg* (842) et qu'il serait issu du latin, dont le nominatif singulier masculin aurait remplacé, en bas latin, les autres féminin (*quae*) et neutre (*quod*). En français du ^{XXI} siècle, aussitôt lancé dans une question, il me semble que ce petit « qui » appelle, avant même qu'on s'en aperçoive, les taxonomies les plus répandues et les plus rigides de notre culture: on décline généralement, dans une réponse tout aussi expéditive que la question, genre, nationalité, profession à la rigueur, chapelet de noms communs et d'adjectifs censés révéler quelque chose d'une personne inconnue. Comment des termes comme « homme trans », « espagnol », « philosophe » et « commissaire d'exposition » en viennent-ils, dans une conversation ou dans une présentation d'article, à signifier? Dans quel réseau de sens, dans quelle histoire s'inscrivent-ils? Cette petite série permet-elle véritablement d'évoquer une idée de la personnalité de l'auteur qu'ils désignent? Éclairent-ils son travail d'une lumière plus juste? Que laissent-ils dans l'ombre? Pourquoi ne pas répondre en énumérant ses passions et ses envies? Ses amours et ses craintes? Sa ville favorite ou sa plus douloureuse rupture amoureuse?

Qui est Paul B. Preciado? Genre, nationalité, discipline? Genre? « *Je ne suis pas un homme je ne suis pas une femme je ne suis pas hétérosexuel je ne suis pas homosexuel je ne suis pas bisexuel. Je suis un dissident du système genre-genre. Je suis la multiplicité du cosmos enfermée dans un régime politique et épistémologique binaire, et je crie devant vous.* » Nationalité? « *Comme le genre, la nation n'existe pas en dehors des pratiques collectives qui l'imaginent et la construisent.* » Discipline? « *Il s'agit de traverser aussi les frontières entre les genres philosophiques, les frontières épistémologiques, entre les langages documentaires, scientifiques et de fiction; les frontières de genre, les frontières entre les langues et les nationalités, celles qui séparent l'humanité de l'animalité, les vivants et les morts, les frontières entre le présent et l'histoire.* »

LA PHILOSOPHIE DANS LE JOURNAL

Un appartement sur Uranus, recueil de chroniques parues entre 2013 et 2018 dans le quotidien *Libération*, se lit comme une autofiction théorico-philosophico-éditoriale, une série de microdoses de pensée *queer* dans lesquelles l'auteur se fonde sur son expérience pour appliquer une manière de déconstruction généralisée aux injonctions normatives, aux rhétoriques identitaires, mais aussi à différents sujets d'actualité : de la « Manif pour tous » à #MeToo, des exécutions filmées par l'État islamique à l'indépendance de la Catalogne, sans parler du bonheur, des enfants, de *Candy Crush*, des handicaps, du racisme, de la prostitution, de l'amour, de l'école, des corps trans, des frontières, des bisons, du Sud, etc. Sa lecture du monde procède par une archéologie érudite nous rappelant sans cesse que les mots avec lesquels on pense « naturellement » – notamment pour donner un peu de chair à ce « qui » – sont imbriqués dans une histoire, qu'ils prennent sens et signification dans une culture et dans une époque données. Qu'ils en viennent, par « *stratification* », comme le pensait Judith Butler, à agir comme des « *fictions normatives* ». Les catégories données en exemple plus tôt (genre, nationalité, discipline) dépassent les individus qu'elles prétendent tout simplement décrire, elles possèdent une inextricable dimension collective et fonctionnent « *comme des performatifs qui se font passer pour des constatifs, des perlocutionnaires qui se font passer pour des illocutionnaires, des interpellations qui prennent la forme de constats scientifiques, ou des ordres qui se présentent comme des portraits ethnographiques* ». Dans cette perspective, retracer l'histoire des concepts,

des idées et des termes comme le fait Preciado, en plus de rappeler qu'« *un mot n'est pas la représentation d'une chose* », vise à « *défaire les nœuds de temps, [à] arracher les mots aux vainqueurs pour les remettre sur la place publique, où ils pourront faire l'objet d'une resignification collective* ». Partout, le philosophe montre que nos taxonomies n'ont rien de naturel, qu'elles dépendent de « *l'épistémologie binaire de l'Occident* », celle-là même qui a inventé « *l'univers entier coupé en deux et uniquement en deux* » ; ou « *il n'y a pas deux sexes, mais une multiplicité de configurations génétiques, hormonales, sexuelles et sensuelles* ». Sa pensée politique a ainsi (au moins) deux champs de bataille : la révolution sociale, d'une part, nécessite impérativement une révolution dans notre manière d'organiser la connaissance et de « *produire la réalité* ». « *Transféminisme, politiques de décolonisation, antiproductivisme : la transformation politique ne peut venir que du double processus d'insurrection et d'imagination. De désobéissance civile et de secousse de la perception. De destitution et de création fondatrice.* »

Une autre manière de présenter Preciado aurait bien entendu été de parler de ses autres livres. *Le manifeste contra-sexuel*, *Pornotopie : Playboy et l'invention de la sexualité multimédia*, *Testo-junkie : sexe, drogue et biopolitique* sont d'ailleurs tous plus ou moins pliés et prolongés dans *Un appartement sur Uranus*, où l'on rencontre la même théorie d'ensemble d'une jouissance ambition et d'une remarquable constance, inspirée des théories *queer*, féministes, marxistes et postcoloniales, irrigue les analyses et les prises de position militantes. Mais pourquoi Preciado semble-t-il (du moins pour l'instant) délaisser l'écriture de livres pour poursuivre son travail amorcé dans l'écriture de chroniques? Qu'on le veuille ou non, ces formes courtes accueillent plus difficilement les développements étoffés et les interprétations philosophiques virtuoses (qu'il parvient tout de même à mener). C'est que le travail intellectuel est inséparable chez lui d'une réflexion sur la fonction politique de la langue et de l'écriture, et sur la nécessité de l'intervention publique. Entrer dans le jeu médiatique, écrire sur l'actualité la plus brûlante, c'est selon Preciado faire circuler des discours dissidents, « *traduire notre différence dans le langage de la norme* », faire résonner une critique inaliénable et radicalement contestataire, et peut-être « *trembler avec le monde* » pour employer l'expression d'Édouard Glissant, ce « *monde qui tremble dans toutes les directions* ». Conséquemment, la lutte ne peut se passer d'un soin accordé au sens, pur ou impur,

donné aux mots de la tribu, d'une sorte de « surconscience linguistique », pour reprendre les mots de Lise Gauvin, à la fois critique et follement créatrice. En témoignent quasiment toutes les phrases des textes recueillis dans *Un appartement sur Uranus* : « Ces chroniques parlent de putains et de pédés, elles ne parlent pas de "sociologie de la déviance", elles parlent de dissidents de genre et de sexualité et non de "dysphoriques de genre et transsexuels", elles parlent de stratégies de coopération entre sans-pouvoir et migrants et non de "crise grecque" ou de "crise des réfugiés", elles parlent du droit pour tous à habiter la ville et non de "tribus urbaines" ou de "quartiers périphériques". Je laisse ces mots et leur attente de classification et de contrôle aux experts des différentes disciplines – comme le dit Thomas Bernhard, lorsque la connaissance est morte, ils l'appellent l'académie. » Les guillemets débordent ici leur simple usage citationnel et visent à découper dans le discours commun, médiatique et spécialiste des syntagmes qui, sous une apparente « neutralité », trahissent déjà un positionnement politique conscient ou non, qu'on ne perçoit plus à force de les lire ou de les entendre. Ces expressions, qu'on rencontrait probablement dans les articles voisins de la section « Idées » de *Libé*, où les textes de Preciado sont parus à l'origine, fonctionnent soit par euphémisme, soit par pathologisation des vies fragiles ou des existences dissidentes, souvent par la combinaison de ces deux stratégies. Intervenir sur le langage, proposer une description concurrente de ces réalités, déplacer l'angle d'analyse, par exemple, des « tribus urbaines » au « droit pour tous à habiter la ville », c'est non seulement prendre part audit « débat public », c'est aussi déplacer ses vocables et ses logiques sur un autre terrain, moins balisé par l'idéologie gestionnaire néolibérale et raciste en place.

LA PARAPHRASE COMME TECHNIQUE MILITANTE

Partout dans l'ouvrage, cette manière de surconscience linguistique imprègne le style et la phrase de Preciado, une phrase souvent longue, énumérative, percée de plusieurs tiroirs – on n'a pas de mal à le croire quand il affirme être « tombé amoureux de la langue française en lisant Derrida, Deleuze, Foucault, Guattari ». Sur le plan de sa politique du style, son usage militant de la paraphrase est particulièrement remarquable : de nombreux concepts devenus trop communs sont remplacés ou redoublés, dans sa prose, par des paraphrases, dans l'objectif de les dénaturer, de révéler leur caractère normatif, technique et artificiel, en insistant notamment sur la dimension arbitraire et circonstancielle de ces concepts ou en les présentant pour ce qu'ils sont, des dispositifs politiques de gouvernement des vivants. Preciado ne parle ainsi pas de « couple », mais de « l'union sexopolitique d'un homme et

d'une femme ». Il ne parle pas de « reproduction », mais de « collectivisation du matériel génétique d'un corps à travers une pratique sociale plus ou moins régulée ». Le téléphone est « l'un de nos techno-organes externes les plus accessibles et intimes » ; l'amour, une « technologie de gouvernement des corps, une politique de gestion du désir dont l'objectif est de capturer la puissance d'agir et de jouir de deux machines vivantes pour les mettre au service de la reproduction sociale » ; l'œuvre d'art, une « fabrication historique de l'esprit » et le bonheur, l'« extension de la logique du capital à la production de subjectivité ». Par ces détours langagiers qui n'ont rien du « simple » ornement, l'auteur évite de traiter du bonheur, de l'amour ou de l'art comme de « passions universelles », ainsi que le voudraient les romantiques ou les nostalgiques, et du couple ou de la reproduction comme des « objectifs » ou des « choix de vie », ainsi que le voudrait l'idéologie hétéropatriarcale de la reproduction. S'ajoute à ces paraphrases dénaturantes la création infinie de concepts, noms communs pas-communs-du-tout qui débordent le texte comme autant de petits mutants de dictionnaires visant à offrir un nouveau vocabulaire critique qui ne parlerait plus « le langage de la différence sexuelle et de l'identité sexuelle ». Dans *Un appartement sur Uranus*, nous vivons à l'ère du « capitalisme pharmaco-pornographique régnant », l'« épistémè capitalo-péto-linguistique » est toujours en place, et l'espoir d'un « agencement collectif anarcho-queer, anti-étatique et trans-féministe » est plus essentiel que jamais. J'imagine à la lecture de ces mots-valises et autres créations philosophiques (« l'indigénisme queer », la « pansexualité planétaire qui transcende les espèces et les sexes », le « technochamanisme, système de communication interspèces », etc.) les lecteurs et les lectrices universitaires les plus orthodoxes entrer en syncope : ils sont, crime s'il en est un dans le travail « savant », rarement définis. Je vois néanmoins dans cette volonté de faire exploser ces petites fusées de sens sans les définir une contrainte économique se transformant en une folle créativité langagière et théorique : l'espace réduit de la chronique (5 000 signes) force l'auteur à exprimer une réalité complexe en fondant dans un même terme différents concepts servant à décrire le monde ou à nourrir l'espoir militant. Ce que le texte « perd » en rigueur philosophique, il le gagne au cube en efficacité poétique de la langue, laissant place à une jouissive « prolifération de nouveaux termes critiques » qui « agit comme un solvant sur les langages normatifs, comme un antidote aux catégories dominantes », toujours dans l'objectif de produire « un craquement de la colonne conceptuelle permettant les prémices d'une émancipation cognitive » et « d'inventer une nouvelle grammaire permettant d'imaginer une autre organisation sociale des formes de vie ».

Pourra-t-on jamais en finir avec l'« ancien régime » épistémologique binaire, sexiste, nationaliste, identitaire, raciste et capitaliste qui classe les êtres comme plus ou moins « sujets », les corps comme plus ou moins « humains » selon leur aspect, leur force de travail et leur potentiel reproductif dans l'objectif de construire une hypocrite (et meurtrière) « norme » ?

DE LA CHRONIQUE À LA RÉVOLUTION

Quelle est la portée politique de la « *nouvelle révolution sexuelle* » qu'annonce le clinquant bandeau d'*Un appartement sur Uranus* ? Pourra-t-on jamais en finir avec l'« ancien régime » épistémologique binaire, sexiste, nationaliste, identitaire, raciste et capitaliste qui classe les êtres comme plus ou moins « sujets », les corps comme plus ou moins « humains » selon leur aspect, leur force de travail et leur potentiel reproductif dans l'objectif de construire une hypocrite (et meurtrière) « norme » ? La lecture suivie des chroniques que rassemble *Un appartement sur Uranus*, sans donner dans la marche à suivre pour la prochaine révolution – cette mobilisation d'« *un état des choses existantes pour les amener jusqu'à un autre état, connu du désir seul* » – nous permet de mieux saisir les potentialités politiques de la pensée de Preciado. L'inscription du désir dans sa définition de la révolution annonce déjà que les puissances politiques se trouvent, pour le philosophe, dans les existences subalternes de celles et ceux « *à qui on a refusé l'accès à la raison et au savoir* », des victimes de la « *guerre des classes dirigeantes contre la population mondiale, du capitalisme global contre la vie, des nations contre les corps et les innombrables minorités* » ; « *c'est par la fragilité que la révolution œuvre* ». Conséquemment, il tire de la notion de « *transition* », cet « *ensemble de pratiques de renversement des forces de domination des corps, pouvant donner lieu à l'invention d'une nouvelle forme de vie* » – processus dans lequel il se trouve lui-même au moment d'écrire le livre – une puissance politique selon laquelle « *la révolution n'a aucune finalité hors le processus de transformation qu'elle expérimente* ». L'article « Catalogne trans » déploie le mieux ce parallèle entre

le devenir-trans et les possibilités d'insurrection politique, dans lesquelles « *l'ensemble des relations que le processus de transformation active et qui jusqu'alors étaient capturées par la norme* » n'est pensé ni comme un danger pour un quelconque « ordre public », ni comme une marche vers un nouvel état préexistant (« *la fixation d'une identité nationale* »), mais comme « *une dérive permettant de créer du dehors* », comme la possible instauration « *d'un processus d'expérimentation sociale et subjective impliquant la mise en question de toute identité normative* ». Comme un travail, en somme, social et individuel de « *désidentification* ». Comme le suggèrent plusieurs articles sur les migrants ou sur les mouvements de gauche internationaux, il est de toute manière possible que « *les fondements sociaux et politiques d'une vie postcapitaliste s'inventent sous nos yeux* », et ce, sans que les plus pessimistes d'entre nous ou les tenants d'une « *contre-réforme qui cherche à rétablir la suprématie blanche masculine* » ne parviennent à les percevoir. Ce sera, de toute manière, « *aux enfants maudits et innocents qui vont naître* », comme c'est déjà aux uranistes de tous les pays, d'hier, d'aujourd'hui et de demain, de « *rejeter, de se désidentifier de la coercition politique qui nous force à désirer la norme et à la reproduire* ».